

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
DE MONTREAL

SOMMAIRE

I Au prône, offices de l'église, titulaires d'églises paroissiales. — II Heure d'adoration sacerdotale prêchée aux deux mille prêtres du congrès national canadien des prêtres-adorateurs, le 15 juillet 1915, dans la chapelle des Pères du Saint-Sacrement, par Sa Grandeur Mgr Georges Gauthier, évêque auxiliaire de Montréal. — III Prières des Quarante-Heures — IV Plus fort que la mort. — V L'incarcération de Mme De Wiart.

AU PRONE

Le dimanche, 25 juillet

On annonce :

La fête (demain) et la solennité (le 1 août) de sainte Anne.

OFFICES DE L'EGLISE

Le dimanche, 25 juillet

Fête de saint JACQUES, titulaire de l'église cathédrale de Montréal; double de 1e classe; seule mém. du 9e dim.; préf. des Ap.; dernier Ev. du dim. [Hors du dioc. de Montréal : double de 2e classe; mém. du 9e dim. (et de saint Christophe, à la messe basse seule)]. — Aux II vêpres, mém. de sainte Anne et du dim. [hors du diocèse de Montréal: I vêpres de sainte Anne; mém. de saint Jacques et du dim.].

TITULAIRES D'EGLISES PAROISSIALES

Le dimanche, 1 août

Les titulaires qui tombent dans la semaine du 25 juillet sont anticipés au 25. Mais dans le diocèse de Montréal, ils seront remis au 8 août.

Diocèse de Montréal. — Du 26 juillet, sainte Anne (3 par.).

Diocèse d'Ottawa. — Du 26 juillet, sainte Anne (2 par.).

Diocèse de Saint-Hyacinthe. — Du 26 juillet, sainte Anne (Sorel et Sabrevois).

Diocèse des Trois-Rivières. — Du 26 juillet, sainte Anne (2 par.).

Diocèse de Sherbrooke. — Du 26 juillet, sainte Anne (Danville).

Diocèse de Nicolet. — Du 26 juillet, sainte Anne (1 par.).

Diocèse de Pembroke. — Du 26 juillet, sainte Anne (Sébastopol, du Calumet et Mattawa).

J. S.

HEURE D'ADORATION SACERDOTALE

Prêchée aux deux mille prêtres du congrès national canadien des prêtres-adorateurs, le 15 juillet 1915, dans la chapelle des Pères du Saint-Sacrement

PAR

SA GRANDEUR Mgr GEORGES GAUTHIER
évêque-auxiliaire de Montréal

I

L'HEURE que nous allons passer ensemble au pied de l'ostensoir est en toute vérité l'heure de Jésus. Quand il était sur terre, Jésus aimait à parler de ce qu'il appelait *son heure*. Cette heure qu'il voyait alors venir, chargée des colères de son père et de ses propres expiations, c'était l'heure de sa passion et de sa mort. Aujourd'hui — je veux dire depuis qu'il a donné aux douze apôtres qui célébraient avec lui la pâque et aux héritiers de leur sacerdoce le pouvoir de perpétuer sa présence réelle — son heure, c'est l'heure eucharistique, l'heure de la joie et de l'amour, l'heure sans déclin qui le fait rester jusqu'à la fin des temps la lumière, le refuge et la religion vivante de l'humanité. En ce moment *son heure*, celle qui fait tressaillir son cœur d'une inexprimable dilection, c'est celle où il va s'entretenir avec nous. Nous sommes à ses pieds, sous la caresse aimante de son regard, dans le rayonnement tout proche de son cœur. Que notre première parole soit un acte de foi !

* * *

Il y a des mystères dans la vie de Jésus qui sont simplement commémoratifs, et qui appartiennent à l'histoire et à la doctrine. Le mystère du Très Saint Sacrement, c'est la présence actuelle et vivante de Jésus. Il suppose un acte qui se renouvelle chaque jour et par la puissance de notre parole. Ce

n'est plus le simple mille ans ; c'est la réalité. Cette pensée de gravité de l'âme.

L'Eucharistie de foi. Celui qui observe la catholicité et de constater que l'essentielles : la chute du mal, l'exil lointain de la pensée de l'effort, nous nous attachent spontanément s'épanche, comme un fruit et les goûte, c'est la mélancolie, de confiance l'espérance et la charité surtout qui domine

Jésus est là, nous aussi réellement que sur lequel brillent la passion ; avec son âme paroles de la consécration théologique vénérable que le corps rayonnante beauté, bles de sa sainteté, vision béatifique divine du Verbe, un chair et à l'âme de Saint dont il est ir

n'est plus le simple souvenir d'un miracle, opéré il y a deux mille ans ; c'est la sainte humanité de Jésus dans toute sa réalité. Cette pensée doit donner à notre acte de foi un mouvement de gravité et de vérité qui nous saisisse jusqu'au fond de l'âme.

L'Eucharistie d'ailleurs est par excellence le mystère de la foi. Celui qui observe l'admirable développement de la liturgie catholique et de la dévotion qui en est le fruit, a vite fait de constater que l'une et l'autre s'alimentent à quelques idées essentielles : la chute, le pardon, la réparation, la lutte contre le mal, l'exil loin de l'éternelle patrie où le bonheur, récompense de l'effort, nous attend. L'imagination et le sentiment s'attachent spontanément à ces objets sensibles. Et ce qui s'épanche, comme un parfum de prix, du coeur qui les médite et les goûte, c'est une piété mêlée de crainte, d'humilité, de mélancolie, de confiance et de tendresse, mais dans laquelle l'espérance et la charité gardent la primauté. Ici c'est la foi surtout qui domine.

* * *

Jésus est là, nous dit-elle. Il y est avec son corps et son sang, aussi réellement qu'ils sont au ciel ; avec son corps glorifié, sur lequel brillent comme des soleils les cinq plaies de sa passion ; avec son âme adorable, qui y vient non par la force des paroles de la consécration, mais pour nous servir d'une expression théologique *par concomitance*, parce qu'il est convenable que le corps y soit accompagné de son âme dans sa rayonnante beauté, et qui y vient avec les richesses insondables de sa sainteté, ses trésors de lumière et de gloire et la vision béatifique dont elle jouit, enfin avec le mystère de la vie divine du Verbe, uni par la vertu de l'union hypostatique à la chair et à l'âme de Jésus, et qui amène le Père et l'Esprit-Saint dont il est inséparable.

NOTALE

onal canadien des
chapelle des

SAUTHIER

semble au pied de
re de Jésus. Quand
parler de ce qu'il
t alors venir, char-
s expiations, c'était
urd'hui — je veux
res qui célébraient
acerdoce le pouvoir
re, c'est l'heure eu-
ur, l'heure sans dé-
temps la lumière, le
ité. En ce moment
ur d'une inexprima-
enir avec nous. Nous
e de son regard, dans
Que notre première

s qui sont simplement
l'histoire et à la doc-
ent, c'est la présence
un acte qui se renou-
de notre parole. Ce

Il y est ainsi par une suite admirable de miracles, dont le moindre est encore plus grand que la création d'un monde, et qui s'y produisent avec une rapidité qui n'admet ni succession ni retard. Et ce qu'il faut que je croie d'une foi très distincte et très précise, c'est que ce corps, cette âme, cette divinité, cette vision béatifique sont attirés en ce monde, dans ses ténèbres et ses misères, par une parole qui est de Dieu sans doute, mais qui est mienne aussi, une parole qui est mon suprême honneur et à certains égards mon unique responsabilité. Le verbe humain n'exprime que des promesses et ne formule que des espoirs. La parole que je prononce sur les espèces sacramentelles possède l'irrésistible vertu d'opérer ce qu'elle exprime! Et non seulement les merveilles qu'elle crée s'offrent à mes regards, mais par la communion je me les incorpore d'une manière si étroite et si intime qu'elles deviennent ma substance et ma vie. *Vivit vero in me Christus* (1) — *Qui manducat hunc panem vivet in aeternum.* (2).

* * *

Que comptent, en face de ce miracle vivant, les hésitations et les répugnances de la raison. Sans nous arrêter aux thèses catholiques sur le mystère et le miracle, qu'il nous suffise, pour tout expliquer, de rappeler la parole de saint Jean : *Sic Deus dilexit mundum.* Oui, tout est là! Bossuet, dans son oraison funèbre d'Anne de Gonzague, cite de celle dont il fait l'éloge cette réflexion qu'il admire : " Depuis qu'il a plu à Dieu de me mettre dans le cœur que son amour est la cause de tout ce que nous croyons, cette réponse me persuade plus que tous les livres. " C'est juste, et encore une fois répétons avec l'apôtre saint Jean (3) : *Et nos cognovimus et credidimus caritati quam habet Deus in nobis.*

(1) Gal., II, 20.

(2) Saint Jean, VI, 59.

(3) Ière Ep., IV, 16.

Mais à nous présente la parole de Jésus. de ce Verbe vivant qu'il est, dans le temps puis qu'il est venu tombés de ses lèvres neuses, si attendri de se nourrir quand été plus positive, répétitions, plus s de l'Eucharistie : *En tous, ceci est mon sang versé pour vous le pain du ciel. Le présente. C'est n'aura plus faim ; Vos pères ont mangé Mais voici le pain qui il ne mourra point de chair que je livrerai de ces emportement pé malgré lui de ce fait grand plaisir nier". Il avait eu le Sauveur et qui donner sa chair à manger de les tirer de leur paroles, Jésus fait que : " En vérité, je*

(4) Saint Matth., X

(5) Saint Jean, VI, :

(6) Saint Jean, VI,

Mais à nous prêtres, il nous convient de nous attacher à la parole de Jésus. Quelle force mystérieuse recèle la parole de ce Verbe vivant, infini, par lequel le Père se dit tout ce qu'il est, dans le tressaillement d'une extase ineffable ? Depuis qu'il est venu, les siècles se renvoient les moindres mots tombés de ses lèvres. Et il a dit des choses si belles, si lumineuses, si attendrissantes et si douces, que les foules oublient de se nourrir quand il parle. Or jamais la parole de Jésus n'a été plus positive, plus chargée de lumière, plus prodigue de répétitions, plus sobre d'explications, que dans l'institution de l'Eucharistie : *Prenez et mangez, ceci est mon corps; buvez-en tous, ceci est mon sang; mon corps livré pour vous, mon sang versé pour vous.* (4) " Non, Moïse ne vous a point donné le pain du ciel. Le vrai pain du ciel c'est mon Père qui vous le présente. C'est moi le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura plus faim; et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts. Mais voici le pain qui descend du ciel, si quelqu'un en mange il ne mourra point. Or, le pain que je donnerai, c'est ma chair que je livrerai pour la vie du monde. " (5) Dans l'un de ces emportements qui lui étaient coutumiers, Luther, frappé malgré lui de ces affirmations, écrivait " qu'on lui eût fait grand plaisir de lui donner quelque bon moyen de les nier ". Il avait eu des ancêtres dans ces Juifs qui écoutaient le Sauveur et qui disaient (6) : " Comment celui-ci peut-il donner sa chair à manger ? " Et Jésus, qui se devait à lui-même de les tirer de leur erreur, s'ils avaient mal saisi le sens de ses paroles, Jésus fait cette réponse décisive pour la foi catholique : " En vérité, je vous le déclare, si vous ne mangez la chair

(4) Saint Matth., xxvi, 26, 28.

(5) Saint Jean, vi, 32, 52.

(6) Saint Jean, vi, 53.

du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous ; car ma chair est véritablement une nourriture, mon sang est véritablement un breuvage. " (7) "Beaucoup de ces disciples, ajoute l'évangéliste, se retirèrent et cessèrent d'aller avec lui. " Jésus va-t-il les rappeler et transiger avec leur ignorance et leur révolte ? Ah non ! Mais comme s'il semblait dire, " je n'ai rien à ajouter, rien à retrancher ", il se retourne vers les douze amis qui lui restent : " Et vous, voulez-vous aussi me quitter ? ", leur dit-il. Et Pierre, avec cette ardeur de foi qui lui vaudra, dans un avenir prochain, l'honneur du souverain pontificat, lui répond : " A qui irions-nous, Seigneur ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. "

* * *

Oni, Seigneur Jésus, à qui irions-nous ? Je crois que vous êtes là présent. Je le crois, parce que vous l'avez dit ! Et quand je m'unis à vous par la communion, la douce et profonde émotion qui me saisit, le rayonnement paisible de votre lumière sur mon intelligence, et, quand tout se tait en moi, la pénétrante onction de votre voix m'avertissent que vous êtes là. Sans doute, mes sens surpris ne peuvent sonder le mystère que votre parole me révèle, tant l'obscurité dont vous vous enveloppez est profonde. Vous aviez commencé de vous voiler dans votre Incarnation, mais la clarté limpide de votre regard, la sérénité de votre front, les lignes si pures de votre visage, la majesté de votre puissance, la douceur de votre parole trahissaient votre divinité. Ici, vous avez tout enfoui dans l'ombre impénétrable des voiles eucharistiques. J'ai peur aussi que l'accoutumance, née de la répétition des mêmes actes et insuffisamment dégagée par l'oraison, ne diminue la ferveur de ma foi. Il est si facile de vous consacrer. Vous n'exigez pas de longs jeûnes, une science profonde, une vertu parfaite.

(7) Saint Jean, vi, 54, 56.

Cinq mots suffisent
s'accomplit entre m
et profonde ! Car
aussi pour les-âmes
nourrir de vous. J
l'enfant, fortifier m
tiel de la vie catholi
foi toutes mes relati
lée de l'autel, du tal
de lineul, toutes m
généflexions et mes
je reconnaitre ainsi

Avons-nous jamais
Sacrement ? Le chri
Jésus nous y fait de
Chaque battement d
pour nous. Il nous
sang. Ses mérites, se
sacrements pour noi
C'est au coeur qu'i
l'organe qui rythme
et c'est là qu'il lui p
intimement et si foi
nôtre la parole de sa
Christ lui-même vit e
Quels singuliers J
Pascal qui le remarq
Dieu, dit-il, a été pé
le mot de saint Paul,
nature visible. Beau
à travers son humani

Cinq mots suffisent, et le miracle qui ferait trembler un ange s'accomplit entre mes mains. O Jésus, rendez ma foi lumineuse et profonde! Car je ne crois pas seulement pour moi, mais aussi pour les-âmes que vous m'avez confiées et que je dois nourrir de vous. Je veux aller à vous avec la simplicité de l'enfant, fortifier ma foi par l'étude constante du dogme essentiel de la vie catholique. Je veux pénétrer de ce sentiment de foi toutes mes relations avec vous, depuis la propreté immaculée de l'autel, du tabernacle, des linges sacrés qui vous servent de lineul, toutes mes attitudes en votre présence, jusqu'à mes génuflexions et mes plus courtes apparitions à l'église. Puissé-je reconnaître ainsi l'inestimable bienfait de votre présence !

II

Avons-nous jamais songé à ce que nous devons au Très Saint Sacrement ? Le christianisme est tout illuminé par le don que Jésus nous y fait de lui-même. Il est venu sur terre pour nous. Chaque battement de son Sacré-Coeur a été un acte d'amour pour nous. Il nous a donné jusqu'à la dernière goutte de son sang. Ses mérites, ses satisfactions sont nôtres, et il a créé des sacrements pour nous les appliquer. Cela ne lui suffit pas. C'est au coeur qu'il voulait nous atteindre. Le coeur, c'est l'organe qui rythme en nous le battement profond de l'amour, et c'est là qu'il lui plaisait de venir, de demeurer, de vivre si intimement et si fortement, qu'il nous fût possible de faire nôtre la parole de saint Paul : " Je vis, non, pas moi, car le Christ lui-même vit en moi. " Il nous a donné l'Eucharistie.

Quels singuliers privilèges possède le catholique ! C'est Pascal qui le remarque : " Le voile de la nature qui couvre Dieu, dit-il, a été pénétré par plusieurs infidèles qui, suivant le mot de saint Paul, avaient reconnu un Dieu invisible par la nature visible. Beaucoup de chrétiens, ajoute-t-il, l'ont connu à travers son humanité et adorent Jésus-Christ Dieu et hom-

me. Mais, pour nous, nous devons nous estimer heureux. Car de le reconnaître sous les espèces du pain, c'est le propre des seuls catholiques. Il n'y a que nous que Dieu éclaire jusque-là. ”

Et le second de nos privilèges, c'est de pouvoir puiser dans ce don de Dieu l'aliment et le réconfort dont nous avons besoin. C'est une loi universelle qu'aucune vie ne subsiste sans nourriture. L'aliment de cette vie surnaturelle, à laquelle Dieu nous a fait naître par le baptême, Dieu nous le donne ineffablement tendre et savoureux dans l'Eucharistie. Et alors que les sectes chrétiennes n'ont qu'une parcelle de cette vie et que l'infidèle n'en a qu'une ombre, le catholique, s'il le veut, la possède dans une admirable plénitude. Et ce qui achève de rendre cette présence sacramentelle de Jésus plus étonnante encore que sa présence terrestre, c'est qu'elle se particularise et permet à chacun de nous d'avoir Dieu tout entier. Nous savons bien qu'il n'est pas là pour les bienheureux et les anges : il y a pour le ciel une présence réelle autre que la présence sacramentelle. Il y est pour la terre et pour nous, et s'il multiplie presque à l'infini sa présence eucharistique, c'est qu'il poursuit, sur chaque autel et dans chaque tabernacle, une fin moins générale que le monde, qu'il veut y être pour chaque âme en particulier. Sur terre, tous n'ont pu reposer sur son cœur comme Jean ou baiser ses pieds comme Madeleine. Grâce à sa bonté, je puis maintenant être Jean ou Madeleine et quand, cœur à cœur avec lui, je l'entends me parler, comment dire l'immense bonté qui se dégage et déborde de ses moindres mots ? Chaque hostie consacrée possède une histoire merveilleuse faite d'abandon, de miséricorde et de sympathie, et je goûte alors l'une des plus chères paroles qu'il nous ait dites : “ Venez à moi et je vous soulagerai. Vous trouverez un repos pour vos âmes. ” (8)

(8) Matth., XI, 28.

Ce qu'il est pour degré supérieur pour et la raison secrète plus éclatant miracl des démonstrations, ristique. L'Eglise e eut subi, sans croul dans le monde de pe contre elle. Les hé cendres, pour éner son existence. Il n science au berceau q imposture, ou qui ne histoire est pleine de elle a contractées av le sang de ses marty saient dire à un émi son aise dans un cor qu'on la contemple : les voies romaines, o la gloire sanglante d hes, portant jusqu'a vangile ; ou encore, a monde en ruines, fais n'a plus revue, où to les puissances hiérai Dieu ; ou plus tard, des littératures vicie des diplomaties caut toujours reconnaissat chose en elle qui la velle ses ardeurs de c

* * *

Ce qu'il est pour nous au Saint Sacrement, Jésus l'est à un degré supérieur pour son Eglise. Il lui a promis l'immortalité, et la raison secrète de cette immortalité, glorieuse à l'égal du plus éclatant miracle et convaincante à l'égal de la plus claire des démonstrations, c'est lui toujours dans sa présence eucharistique. L'Eglise eut dû succomber. Quelle autre institution eut subi, sans crouler, de pareils assauts? Tout ce qu'il y a dans le monde de perversité souple et variée est mis en oeuvre contre elle. Les hérésies renaissent, sans se lasser, de leurs cendres, pour énerver et affaiblir la foi, ce ressort vital de son existence. Il n'est pas de philosophie naissante, pas de science au berceau qui ne rêvent de la démasquer comme une imposture, ou qui ne la rejettent comme une impossibilité. Son histoire est pleine de ces alliances que, pour le bien des âmes, elle a contractées avec les pouvoirs humains, qui lui ont coûté le sang de ses martyrs et les sueurs de ses papes, et qui faisaient dire à un éminent écrivain que l'Eglise " est moins à son aise dans un concordat que dans les catacombes ". Mais qu'on la contemple à ses débuts, parcourant avec ses apôtres les voies romaines, ou conduisant ses pontifes et ses fidèles à la gloire sanglante du martyr; ou bien, au sortir des catacombes, portant jusqu'aux confins du monde la lumière de l'Evangile; ou encore, arrêtant le torrent de la barbarie et, sur le monde en ruines, faisant fleurir cette merveille sociale que l'on n'a plus revue, où toutes les forces étaient disciplinées, toutes les puissances hiérarchisées sous la houlette du Vicaire de Dieu; ou plus tard, se frayant péniblement sa voie à travers des littératures viciées, des systèmes philosophiques pervers, des diplomaties cauteleuses, et cependant toujours visible et toujours reconnaissable, l'on se rend compte qu'il y a quelque chose en elle qui la garde perpétuellement jeune, qui renouvelle ses ardeurs de combat et sa puissance de victoire, qui la

soutient et la multiplie, qui circule dans ses veines comme le sang qui donne la vie, et ce quelque chose d'immatériel, de supérieur et de divin, c'est la présence eucharistique de son chef et de son Dieu.

• • •

Ce que Jésus est au Très Saint Sacrement pour nous et pour l'Eglise, il l'est enfin à un degré sublime pour son Père. Que voilà donc l'oeuvre par excellence ! Le Père Faber remarque que, selon la manière dont nous sommes portés à lire l'histoire, les opérations de Dieu paraissent y subir un échec constant. La création des anges, le paradis terrestre furent des essais infructueux. Le tiers des anges a succombé, et ces anges déchus forment un empire qu'ils opposent à celui de Dieu et dont ils reculent sans cesse les frontières. L'incomparable bonheur d'Adam finit par une chute qui nous paraît d'autant plus extraordinaire que le précepte divin est plus simple et plus facile à observer. L'Evangile lui-même n'est-il pas un insuccès ? Depuis qu'il a paru, le monde est-il chrétien ? Le culte qu'il doit rendre à Dieu, et qui n'est que la reconnaissance de ses droits essentiels, est-il accepté ? L'un des grands conteurs de notre temps, qui fut aussi un apologiste de premier ordre et que la mort a ravi trop tôt à la défense de la vérité catholique, Mgr Benson, se demande à son tour si l'échec de l'Eglise est moins retentissant que celui de l'Evangile. Comparez la grandeur de ses prétentions et l'apparente médiocrité des résultats auxquels elle aboutit. Il y a des nations hostiles qu'elle ne réussit pas à convertir, comme il nous semble qu'elle devrait le faire. Elle n'arrive même pas à conserver ses propres fidèles. Il y a des pays et des races qui l'aimaient autrefois et qui l'ont abandonnée. Elle a perdu le nord de l'Afrique qui lui appartenait tout entier. Il y a des provinces d'Angleterre où de tout temps elle a régné en sou-

veraine
acharné

Je n'
vive ne
remmen
per sur
Dieu ga
ne conn
réjouit,
refuse à
voyant s
vangile
toujours
est la pr
Ce qu
une oeu
égareme
un échec
tes les oe
Très Sai
l'ombre
il remer
haut et v
saints. F
divines p
Père l'ad
infinies.
pas quitté
suspendu
coeur le
qui poten

veraine, et où elle compte en ce moment des ennemis plus acharnés que partout ailleurs.

* * *

Je n'ai pas à rappeler à des prêtres, dont la foi simple et vive ne saurait trembler devant ce spectacle d'un Dieu apparemment vaincu, que ces apparences ne doivent pas nous tromper sur le fond des choses, qu'à chaque heure et à chaque jour Dieu gagne, par son action secrète, des victoires que le monde ne connaît pas, mais dont, au dire de Notre-Seigneur, le ciel se réjouit, qu'en face de cet abîme de la liberté humaine qui refuse à Dieu son concours nous devons trembler, en le voyant si agité, de nous sentir si libres, et qu'enfin, pour l'Evangile comme pour l'Eglise, le phénomène d'une résurrection toujours nouvelle, après une mort humainement si apparente, est la preuve suprême de leur divinité.

Ce que je voudrais surtout rappeler, c'est qu'il y a sur terre une oeuvre libre qui compense ces indigences, ces retards et ces égarements de notre liberté; une oeuvre parfaite qui n'est pas un échec et qui l'emporte en grandeur et en puissance sur toutes les oeuvres créées, et cette oeuvre, c'est celle qui s'opère au Très Saint Sacrement. Oui, Jésus est là, accomplissant, dans l'ombre et le silence, l'oeuvre sublime de la religion. Il adore, il remercie, il répare et il prie! Et cette religion monte plus haut et va plus loin que tous les hommages des anges et des saints. Elle va droit à l'infini, opposant une digue aux colères divines prêtes à s'abattre sur les révoltes du monde, offrant au Père l'adoration et l'amour qui répondent à ses perfections infinies. Il en sera ainsi tant que le dernier des élus n'aura pas quitté cette terre, et l'on peut dire que la vie du monde est suspendue à cette petite et frêle hostie. Ah! chantons à plein coeur le *magnificat* de la reconnaissance: *Fecit mihi magna qui potens est — Esurientes implevit bonis!*

III

Ce don, comment les hommes l'ont-ils reconnu ? Pour le chrétien qui réfléchit, ce mystère des souffrances eucharistiques de Jésus est l'un des plus profonds et des plus incompréhensibles qui soient. Entendons-nous. Quand nous parlons des souffrances eucharistiques de Jésus, il ne peut nous venir à la pensée que Jésus puisse être atteint dans son corps glorieux et impassible, ni que l'état de bonheur parfait de son âme puisse être modifié. Son état sacramental semblerait aussi, à nos façons de juger, comporter une souffrance réelle. Quelle impuissance et quelle captivité, quelle obscurité et quel silence ! Ce que je veux plutôt signaler, c'est que Jésus étant ce qu'il est au Saint Sacrement, il y soit si indignement traité par le monde. Il y reste médiateur comme sur la croix, le chef de la création, le religieux de Dieu, et il n'est pas de péché qui se commette sur terre qu'il ne l'atteigne au Saint Sacrement, et c'est son trône eucharistique que viennent battre les flots impurs des iniquités humaines. Ah ! quand il nous arrive de passer de longues heures au confessionnal à écouter la lamentable histoire du péché, notre pensée se reporte d'elle-même, au pied de la montagne des Oliviers, vers cette grotte profonde qui s'ouvre au flanc du rocher de Gethsémani, et nous y revoyons Jésus prosterné dans la poussière, en proie à toutes les rancœurs et à tous les dégoûts, pendant que son corps délicat, vaincu par la souffrance, se couvre d'une sueur de sang. Le calice débordant de tous les crimes ne cesse de repasser devant ses chastes regards — *Mon âme est triste jusqu'à la mort. Que dites-vous, ô Jésus ? Vous triste jusqu'à la mort, alors que votre âme est unie à la joie éternelle, et que, depuis sa création, elle jouit de la vision béatifique ?* Pourtant cette parole est vraie, comme toutes celles qui sont tombées de ses lèvres, et si nous prêtions l'oreille à la voix qui sort des profondeurs de l'hostie,

lous croirions l'ente
triste à mourir.

Ses ennemis en e
qu'il est venu rache
tres, c'est au tabern
sion qui se prolonge.
qui le livrent aux av
Caïphe et Jésus a
taet. Ils aimaient er
et l'autre de l'ingér
cience de leur peuple
qui les sépare. " Et
Jésus. Comme s'il lu
sible de nous entend
l'attitude de l'hérési
prétention du catholi
séparent le plus prof
tantes cesseraient der
nions le signe de l'u
parmi les autres secte
rance et les promesse
théisme une hostili
mes de religion, n'est
sidérable, à la répu
et le sacrifice euchari
Il y a Pilate, et Pil
le de Jésus et contest
assez clairement que
voudrait pas crucifier
libérer. Alors se dér
cherchant la vérité, se
fermant les yeux à la
la vérité que je chere

Nous croirions l'entendre nous répéter encore que son âme est triste à mourir.

Ses ennemis en effet n'ont pas désarmé. Sur cette terre qu'il est venu racheter et qu'eux-veulent posséder en maîtres, c'est au tabernacle qu'ils le poursuivent et c'est sa passion qui se prolonge. Ce sont les mêmes chefs qui le jugent et qui le livrent aux avidités de la foule.

Caïphe et Jésus avaient cependant bien des points de contact. Ils aimaient ensemble la loi de Dieu, ils souffraient l'un et l'autre de l'ingérence des pouvoirs de Rome dans la conscience de leur peuple. Mais sous ces affinités, il y a un abîme qui les sépare. " Etes-vous le Fils de Dieu? ", dit Caïphe à Jésus. Comme s'il lui disait, si vous l'êtes, il nous est impossible de nous entendre. Et Jésus dit: " Je le suis ". C'est l'attitude de l'hérétique vis-à-vis de l'Eucharistie. C'est la prétention du catholique d'y posséder la vérité et la vie qui le séparent le plus profondément de l'hérésie. Les sectes protestantes cesseraient demain de nous combattre, si nous abandonnions le signe de l'unité catholique et si nous prenions rang parmi les autres sectes; et si, malgré les protestations de tolérance et les promesses d'égalité religieuse, il y a contre le catholicisme une hostilité qui n'existe pas contre les autres formes de religion, n'est-ce pas qu'elle tient, pour une part considérable, à la répugnance qu'inspirent à l'hérésie la présence et le sacrifice eucharistiques ?

Il y a Pilate, et Pilate c'est l'incrédulité qui rejette la parole de Jésus et conteste sa présence. L'Évangile nous indique assez clairement que Pilate a des sentiments religieux. Il ne voudrait pas crucifier Jésus et on lui voit des vellétés de le libérer. Alors se déroule cette scène poignante : l'incrédule cherchant la vérité, se trouvant en face de la vérité incarnée et fermant les yeux à la lumière. Evidemment, se disait Pilate, la vérité que je cherche ne m'apparaîtrait pas ainsi avec un

sceptre de roseau dans la main et, sur la tête, une couronne d'épines. Elle doit être quelque chose de moins évident, de moins réservé et de plus simple. Il serait si consolant, reprendre l'incrédule en face des affirmations catholiques, de croire Dieu si proche, de se nourrir de lui, de le sentir de moitié dans les misères et les désenchantements dont la vie est remplie. Mais comment croire qu'une parole humaine va produire de telles merveilles et va rendre Dieu aussi facilement accessible à nos recherches et à nos étreintes? C'est l'incrédulité pusillanime qui a livré Jésus aux fureurs de la populace juive, et qui garde à travers les siècles, dans le drame de la passion qui se renouvelle, une responsabilité que notre *credo* répètera aux derniers échos du monde: *Crucifié sous Ponce-Pilate*.

Il y a Hérode, celui dont l'Évangile a dit qu'il fut heureux de rencontrer Jésus, " car il espérait le voir opérer quelque miracle "; l'homme qui s'étourdit de sensations et de plaisirs sensuels et qui ne saurait comprendre la réalité d'infinie pureté qu'est Jésus dans l'Eucharistie. Jésus a voulu discuter avec Pilate, converser avec Caïphe. Il a dit une parole d'affection attristée à Judas. Il n'a pour le sensuel Hérode que le silence d'un mépris divin.

Enfin, il y a Judas. Judas, c'est la trahison de l'ami, et la conscience humaine l'a trouvé le plus odieux de tous. Est-il vrai que la tragédie du calvaire n'aurait pas eu lieu sans lui et qu'il fallait nécessairement un ami pour trahir Jésus? Ce qui reste, c'est que le Sauveur qui n'a pas condamné ses juges, a dit de Judas " qu'il eût mieux valu pour lui qu'il ne fût jamais né ". Ami de prédilection, honoré de la vocation et de la grâce de l'apôtre, il a connu, mieux que d'autres, le cœur du Maître. Il a partagé ses secrets. Il a joui de sa confiance, et nous ne saurons jamais ce que sa trahison a ajouté d'amertume au calice du Sauveur. A combien de chrétiens, à combien d'âmes consacrées peut-être, le Sauveur qui les voit approcher

de sa table sainte et ami, qu'êtes-vous vu chacun comme un drame de la trahison nouveau jardin d'ag dans l'hypocrite et :

O Jésus, ami insultez pour réparer les l'objet dans votre Sa sur mon cœur le regard Pierre, pour y ouvrir intarissable contrition cite à son tribunal, à tour d'un brasier, Pierre prononcé son dernier de vos gardes, et que qui vient de se parjurer dans son cœur le cœur gratitude, le souvenir tout ce passé de fidélité tulation honteuse. V de compatissante affection qu'à sa mort, dans l'aveur, par la vertu de surface de mon âme tonsure, de mon soumission, tant de fois refusé, l'intégrité de mon œuvre au devoir, des jet. Que j'y trouve régénère et d'un par

de sa table sainte et de son autel ne pourrait-il pas dire : " Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici ? " Il est là se confiant à chacun comme un ami, et combien d'âmes chez lesquelles le drame de la trahison s'opère en silence et qui deviennent un nouveau jardin d'agonie où Jésus est encore livré à l'ignominie dans l'hypocrite et sacrilège baiser de la communion.

O Jésus, ami insulté et trahi, c'est sur nous que vous comptez pour réparer les outrages et les indifférences dont vous êtes l'objet dans votre Sacrement. Je vous en prie, laissez tomber sur mon coeur le regard dont vous avez enveloppé votre apôtre Pierre, pour y ouvrir comme dans le sien les sources d'une intarissable contrition. Dans la cour du grand-prêtre qui vous cite à son tribunal, au milieu des soldats qui se chauffent autour d'un brasier, Pierre vous a renié trois fois. A peine a-t-il prononcé son dernier reniement que vous apparaissez entouré de vos gardes, et que, vous détournant, vous regardez l'apôtre qui vient de se parjurer. Ce reproche muet de vos yeux évoque dans son coeur le contraste de vos prédilections et de son ingratitude, le souvenir de ses protestations et de ses promesses, tout ce passé de fidélité et d'honneur qui aboutit à une capitulation honteuse. Votre regard était si triste, chargé de tant de compatissante affection, que l'apôtre infidèle s'abîma, jusqu'à sa mort, dans le plus profond des repentirs. Ah! Sauveur, par la vertu de ce même regard, faites affleurer à la surface de mon âme l'esprit et les émotions de ma première tonsure, de mon sous-diaconat et de mon sacerdoce, la promesse, tant de fois renouvelée, de vous consoler, par ma ferveur, l'intégrité de mon caractère, la fidélité délicate et généreuse au devoir, des indignes traitements dont vous êtes l'objet. Que j'y trouve comme Pierre la grâce d'un regret qui régénère et d'un pardon qui purifie.

IV

Tirons maintenant la conclusion qui s'impose : l'Eucharistie doit être le fait qui domine notre vie toute entière. Comme prêtre, notre vie se résume dans les devoirs et les cérémonies qui ont le Saint Sacrement pour objet. Un caractère, qui est une association intime et profonde à la puissance sacerdotale de Jésus, marque nos âmes pour l'éternité ; et si nous avons été appelés, choisis et séparés du monde, c'est qu'à tout moment nous devons toucher Jésus de nos mains, servir, porter, administrer sa très pure substance. Quelle sainteté devrait être la nôtre ! Marie a fait descendre une fois le Verbe éternel des cieux, nous l'en faisons descendre tous les jours ; et pouvons-nous regarder notre Mère, lui dire que sous ce rapport nous sommes plus grands qu'elle, et ne pas songer à la sainteté qu'exigent nos redoutables fonctions ? Le culte de la présence de Dieu avec ce qu'il comporte de recueillement, d'abnégation et d'esprit de prière, la pureté exquise de la conscience, l'amour de la vie cachée sont des vertus qui germent spontanément dans l'âme qui aime l'Eucharistie. Plus nous vivons en présence du monde, moins nous vivons en Dieu ; et la vie du prêtre pour être forte, puissante et féconde, doit tout d'abord se vivre au dedans. Quel est l'auteur spirituel qui disait qu'il en est de cette vie sacerdotale comme de la vapeur ? Puissante quand elle est captive, elle n'est pas plus tôt mise en liberté qu'elle s'évanouit en fumée légère. Que de trésors d'intelligence, de cœur et de vie chrétienne sont dissipés et perdus par cette vie extérieure et facile dans laquelle notre fermeté s'évanouit en paroles et nos désirs de vie meilleure en velléités.

Par ailleurs, tout cela se cultive et se développe par une dévotion ardente et soutenue envers l'Eucharistie. Il y a des dévotions qui tiennent à une tournure spéciale de l'esprit ou

aux dis
tre, il r
princip
la com
vie sac
ment et
ses bes
l'Eglise
se l'or
lui enl
paroles
trésor
de l'ess
il n'y a
dons pl
naturels
le soula
puissan
sang de
à ses ve
session
sainteté,
droit à
la visite
laquelle
cupation
apaisant
nos bes
comme u
comme
demande
cœur da

aux dispositions particulières du tempérament. Pour le prêtre, il n'y a qu'une dévotion qui soit une dévotion d'état et de principe. Et c'est la dévotion au Saint Sacrement. La messe, la communion, la visite, voilà les ressorts nécessaires de toute vie sacerdotale. Cette messe, dans laquelle le monde vit, se meut et trouve la satisfaction de ses devoirs essentiels et de ses besoins profonds; la messe, qui est la suprême richesse de l'Eglise, " la persécution, dit Bossuet, peut enlever à l'Eglise l'or et l'argent dans lesquels elle sert le Fils de Dieu, elle ne lui enlèvera jamais le peu de pain, le peu de vin et les cinq paroles qui les consacrent et qui constituent son impérissable trésor "; la messe, où l'Infini s'immole et qui est si inséparable de l'essence même de la religion, que là où la messe n'est point il n'y a pas de christianisme; la messe, par laquelle nous rendons plus active et plus efficace la circulation des biens surnaturels de la grâce, et où nous sommes pour la gloire de Dieu, le soulagement du purgatoire et la résurrection des âmes, une puissance divine; la communion non seulement au corps et au sang de Jésus mais, par un acte plus profond et plus délibéré, à ses vertus et à son esprit, la communion, cette prise de possession de Jésus qui nous livre la vie, la lumière, la parole, la sainteté, la gloire qui remplissent l'éternité et qui nous crée un droit à ce bonheur du ciel dont elle nous apporte l'avant-goût; la visite au Saint Sacrement, cette communion du soir, dans laquelle Jésus laisse tomber sur les peines, les tracasseries, les préoccupations et parfois la solitude de nos journées, la lumière apaisante de son regard, où nous lui revenons pour, au gré de nos besoins, l'adorer comme notre Dieu, le bénir et l'aimer comme un Père, lui rendre hommage comme à un roi, l'écouter comme un prophète, lui rendre compte comme à un juge, lui demander asile comme à une mère, et sentir tomber de son coeur dans le nôtre une onction que nulle parole humaine ne

saurait exprimer, voilà nos richesses, et quelle sainteté serait la nôtre si nous voulions seulement y puiser.

Ah ! Maître adoré, vous allez tout-à-l'heure descendre de votre trône et nous vous aurons bientôt quitté. Ne partez pas sans nous avoir fait du bien. L'impression que produit sur nous votre présence eucharistique est la mesure de notre ferveur spirituelle. Rendez cette impression vive, absorbante, délicate. Comme les disciples d'Emmaus " nous ne vous avons pas encore reconnu ", et nous n'aurons qu'au ciel la claire vision de votre beauté. Mais sur la route de la vie, par laquelle vous voulez que nous cheminions de compagnie, faites que nos coeurs, s'embrasent " tandis que nous marcherons et parlerons avec vous ". Que vous demanderais-je encore ? Laissez-moi vous offrir la prière que vous adressiez vous-même à votre Père, à la veille de mourir, pour les premiers prêtres que vous veniez de consacrer, et dont la tendresse, après vingt siècles, nous pénètre encore d'une indicible émotion. Elle va vous toucher parce qu'il n'est rien qui vous soit plus cher que le souvenir et l'amour de vos prêtres " Père, je prie pour eux, non pas pour le monde, mais pour ceux que tu m'as confiés, parcequ'ils t'appartiennent... Déjà je ne suis plus dans le monde, mais eux y restent pendant que je m'en vais à toi. O Père saint, garde-les en ton nom, afin qu'ils soient un comme nous. Quand j'étais avec eux, c'est en ton nom que je les conservais. Je les ai tous gardés et nul d'entre eux n'a péri sauf le fils de perdition... Maintenant c'est à toi que je viens et dis ces choses, étant encore dans le monde, afin qu'ils aient en eux la plénitude de la joie. Je leur ai donné ta parole, et le monde les a pris en haine, parce qu'ils ne sont pas du monde, de même que je n'en suis pas. Je ne te prie pas de les enlever du monde, mais de les mettre à l'abri du mal. Sanctifie-les dans la vérité... Comme tu m'as envoyé dans le monde, de même je les y envoie... Je ne prie pas seulement pour eux, je

prie pour
leur ai
un com
que ceux
la gloire
monde f
je sois e
Voilà
soir de e
meilleur
mandons
vous voy
à laquell
labeurs f
saints, de
saints qu
mortifica
recherche
fient par
dans l'ur
remetten
divineme
disiez-vou
sanctifiés
Oui, ac
vie à la vi
le parfun

Lundi,
Mercre
Vendre
Dimanc

(9) Jean

prie pour tous ceux qui, par leur parole, croient en moi. . . Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un. . . Mon Père, là où je suis, je veux que ceux que tu m'as donnés y soient aussi, pour qu'ils voient la gloire que tu m'as accordée, toi qui m'as aimé avant que le monde fût. . . Aime-les de l'amour dont tu m'as aimé, et que je sois en eux moi-même. (9)

Voilà la prière, ô Jésus, qui a transformé le monde, et, au soir de cette nouvelle Cène, que pourrais-je vous demander de meilleur? C'est le présent et aussi l'avenir que nous vous demandons de bénir, l'avenir de cette Eglise canadienne, dont vous voyez en ce moment à vos pieds les chefs et les apôtres, et à laquelle vous n'avez refusé ni la gloire du martyr ni les labeurs féconds de l'apostolat. Oui, ô Sauveur, donnez-lui des saints, des saints qui resplendissent des lumières de la foi, des saints qui dans l'universelle sensualité perpétuent par leurs mortifications l'immolation de la croix, des saints qui dans la recherche d'égoïsme effréné qui emporte le monde nous fortifient par leur détachement et leur abnégation, des saints qui dans l'universelle dissipation qui tue toute vie sérieuse nous remettent sous les yeux la vie si profondément recueillie, si divinement laborieuse de votre tabernacle: " C'est pour eux, disiez-vous, que je me sanctifie afin qu'ils soient eux aussi sanctifiés dans la vérité. "

Oui, accordez-nous d'ajuster, chaque jour de plus près, notre vie à la vôtre, afin que nous puissions répandre autour de nous le parfum vivifiant de votre présence.

PRIERES DES QUARANTE-HEURES

Lundi,	26	Juillet.	— Lorette.
Mercredi,	28	"	— Sainte-Adèle.
Vendredi,	30	"	— L'Assomption.
Dimanche,	1	Août.	— Maisonneuve.

(9) Jean, xvii, 1, 26.

PLUS FORT QUE LA MORT

TN rédacteur du *Journal de Genève* vient de parcourir la Belgique (vers le 15 juin). Il a constaté partout que la population agricole s'est remise courageusement au travail. La campagne est belle. L'orge, le blé, l'avoine, les pommes de terre, les asperges poussent dru. La floraison des arbres fruitiers s'est faite dans de bonnes conditions, si bien que les paysans envisagent l'avenir immédiat avec confiance. C'est un pays qui semble renaître peu à peu de ses ruines et de ses dévastations, tant il est vrai que la vie est plus forte que la mort. Voici le tableau que trace de Bruxelles le correspondant genevois :

“ Bruxelles, après des mois de marasme et d'inquiétude, commence à reprendre goût à la vie. La guerre en avait fait une grande ville morte, aux volets baissés, craintive et méfiante. Le commerce paralysé, l'industrie gravement atteinte assombrissaient l'avenir. Le nombre des malheureux privés de ressources augmentait dans une proportion effrayante. Brusquement, les énergies se réveillèrent, des initiatives surgirent. L'impérieuse question de l'alimentation, d'abord, fut la cause de ce changement. Ce renouveau d'activité prit une forme ancienne et depuis longtemps oubliée dans les villes : le colportage. Actuellement, le colporteur est le maître de la rue à Bruxelles, son succès s'affirme. Après s'être spécialisé dans la vente des denrées alimentaires, il a élargi son champ d'action. Il vend de tout et tout le monde lui achète. Les magasins aux somptueux étalages sont délaissés. Maintenant, il n'est pas un carrefour, une grande artère ou une place où la foule attroupée ne s'arrête devant quelque objet nouveau. Les colporteurs offrent même des objets de luxe : des

dentelles
rue en es
mation e
d'éléganc
du pain
chômage
ouvriers
de charit
laire, ca
“ jardins
au pays
vriers, ur
nissant g
terre à p

Tout ai
porte les
C'est une

“ Louv
entre les
qui se dr
Tout-à-co
des toits
ouvertes
est traver
partout, l
a plus d'o
moindres
fenêtres a
sur les da
voûte, où
place, dev

dentelles, des antiquités, de la lingerie fine. Le spectacle de la rue en est rendu très pittoresque et, à certaines heures, l'animation est grande. On voit beaucoup d'uniformes et pas mal d'élégance. Les grands restaurants sont bondés. On y mange du pain blanc et beaucoup d'autres choses excellentes. Le chômage diminue, mais bien des fabriques n'occupent leurs ouvriers que trois ou quatre jours par semaine. Les oeuvres de charité ont pris un très grand développement : soupes populaires, caisses de chômage, comités de secours. L'oeuvre des "jardins ouvriers" a une vogue grandissante. Elle s'étend au pays entier. Elle offre à cultiver, à chaque famille d'ouvriers, une parcelle de terrain jusqu'alors inutilisée, en fournissant gratuitement des semences diverses et des pommes de terre à planter."

Tout autre, hélas ! est l'aspect de Louvain. La ville martyre porte les traces éloquantes de l'effroyable barbarie teutonne. C'est une cité de ruines et de désolation :

"Louvain : l'automobile roule dans les rues silencieuses, entre les maisons vides ; un chaos de ruines, des pignons noircis qui se dressent, des portes ouvertes sur des intérieurs déserts. Tout-à-coup, la cathédrale de Saint-Pierre montre au-dessus des toits sa tour à demi éffondrée et découvre les blessures ouvertes dans ses flancs. L'intérieur, déblayé de ses gravats, est traversé par de grands rayons obliques, le soleil pénètre partout, la lumière entre à flots par les verrières brisées. Il n'y a plus d'ombre dans le choeur, ni de mystère dans l'abside. Les moindres détails des croisées d'ogives, des chapiteaux et des fenêtres apparaissent nettement. Les cloches gisent écrasées sur les dalles du narthex ; dans leur chute elles ont traversé la voûte, où se voient de gros trous noirs, irréguliers. Sur la place, devant l'hôtel-de-ville intact, d'inévitables vendeurs de

cartes postales illustrées assaillent les rares voyageurs. L'hôtel-de-ville est donc sauvé, les innombrables statues de sa façade ajourée ont bravé l'incendie et le canon. A l'endroit où les précieux manuscrits de la bibliothèque se sont envolés en fumée, il reste quelques pans de murs calcinés. Le pape a répondu à l'appel de l'administration de l'Université et l'on va commencer la reconstitution de cette bibliothèque. Avec une foi inébranlable et une belle vaillance, l'Université de Louvain, malgré l'impossibilité où elle se trouve de reprendre ses leçons et de procéder aux examens ordinaires, va ouvrir une session d'examens d'admission aux écoles des mines, des constructions civiles et des sciences physiques et mathématiques. Les journaux belges publient le programme des épreuves qui commenceront le 15 juillet, à dix heures. Ceux qui ne désespèrent pas ont raison.

L'INCARCERATION DE Mme DE WIART

Mme Henry Carton de Wiart, femme du ministre de la justice de Belgique, a été condamnée le 21 mai 1915, par le tribunal militaire allemand de Bruxelles, à trois mois et deux semaines de prison, peine commuée (?) par décision du gouverneur général von Bissing en une déportation en Allemagne.

Cette condamnation a été portée à la connaissance de la population bruxelloise, par les autorités allemandes, dans les termes suivants :

CONDAMNATION

“Mme Carton de Wiart, femme de l'ancien ministre de la justice, a été condamnée, le 21 mai 1915, par le tribunal militaire

du gouv
Mme Ca
ment, de
mande, :
au-delà
lettres a
pionnag
en outre
dus, tou
a enfin,
une lett
dans sa
mettre e
séquent,
portée e

Pour é
ler que,
fait tran
tre objet
pays occ
sortis du
Mme H.
sont aut
Eminene
la Komn
la poste
piers; or
belge fût
A la si
défense
ou l'aut
le 22 ma

du gouvernement, à trois mois et deux semaines de prison. Mme Carton de Wiart a elle-même avoué avoir continuellement, dans un grand nombre de cas, et en évitant la poste allemande, fait transmettre ses lettres et d'autres en Belgique et au-delà de la frontière hollandaise. Elle a ainsi soustrait ces lettres au contrôle et rendu possible leur utilisation pour l'espionnage et la transmission de nouvelles défendues. Elle a, en outre, d'après son propre aveu, distribué des écrits défendus, tout en connaissant très bien leur caractère offensant. Elle a enfin, toujours d'après son propre aveu, soustrait et détruit une lettre adressée à la Kommandatur et mise par erreur dans sa boîte à lettres. Par de tels procédés, il est possible de mettre en danger la sécurité des troupes allemandes. Par conséquent, Mme Carton de Wiart a dû être condamnée et transportée en Allemagne. ”

Pour être complet, ce communiqué officiel aurait dû stipuler que, si Mme H. Carton de Wiart a reconnu avoir reçu ou fait transmettre des lettres, cette correspondance n'avait d'autre objet que de permettre aux familles belges demeurées en pays occupé d'avoir des nouvelles de ceux de leurs membres sortis du pays ou sous les drapeaux. Quant aux “ écrits ” que Mme H. Carton de Wiart a reconnu avoir distribués, ils ne sont autres que des copies de la “ Lettre pastorale ” de Son Eminence le cardinal Mercier. En outre, une lettre adressée à la Kommandatur a été remise à son domicile personnel par la poste “ allemande ” et a été trouvée dans la corbeille à papiers; or, il n'apparaît pas que le devoir de cette noble patriote belge fût de corriger les bévues de la poste allemande.

A la suite de sa condamnation, Mme Carton de Wiart eut la défense d'emmener ses jeunes enfants, et encore moins l'une ou l'autre domestique à son service, en partant pour Berlin, le 22 mai.

Lorsque le gouvernement belge dut quitter Bruxelles, le 16 août 1914, Mme H. Carton de Wiart y demeura avec ses six petits enfants, dont le plus jeune n'avait qu'un an, et conserva la direction des oeuvres charitables dont elle avait la charge: oeuvres d'alimentation populaire, de protection de l'enfance, ayant plus que jamais besoin de soins. Pendant ces dix mois d'occupation, la femme du ministre se dépensa sans compter en secourant toutes les misères morales et matérielles, mais garda cependant toujours une réserve très digne, une extrême prudence, sans intervenir en rien dans les opérations militaires.

Cette condamnation arbitraire, qui arrache brutalement une mère à ses jeunes enfants privés forcément de la présence de leur père, nous pousse à rappeler un souvenir qui est de notoriété publique en Belgique.

Au lendemain du 2 août 1914, lorsque l'Allemagne attaqua la Belgique dans les conditions qui sont connues, des centaines de femmes et d'enfants de nationalité allemande avaient été réunis au Cirque-Royal de Bruxelles, en attendant d'être envoyés à la frontière hollandaise ou allemande. Une vaillante femme belge, bravant l'impopularité, organisa aussitôt un service d'assistance pour procurer des aliments convenables, des vêtements, des couchettes et du lait pour les enfants, etc., à ces réfugiés; elle s'en occupa personnellement jour et nuit, et les femmes allemandes qui bénéficièrent ainsi de sa charité l'en remercièrent les larmes aux yeux. Cette femme était Mme H. Carton de Wiart.

SÉVENAC.

Le Gaulois, 9 juin 1915.

NOTE. — Les dépêches nous ont appris depuis que Mme de Wiart avait été remise en liberté, grâce à l'intervention du pape Benoît XV.